

# LE GRAND FINAL

## Krill&Zon



## La banque

Sur la placette du 13<sup>e</sup> arrondissement, une vingtaine de badauds s'étaient rassemblés à proximité d'un fourgon blindé garé devant une petite agence bancaire. Les voitures de police pilèrent au milieu du carrefour, les agents surgirent des véhicules, pistolets à la main. Rapidement, un périmètre de sécurité fut délimité. L'inspecteur Didier Thénard, la petite quarantaine, récemment promu suite au plan sécuritaire mis en place par le gouvernement, ôta ses lunettes de soleil, ouvrit lentement la portière et sortit en étirant son bon mètre quatre-vingt. Barbe soignée de deux jours, cheveux châtain mi-longs. Les mains dans les poches de son blouson. Seul policier en civil, jeans, baskets, le brassard rouge « police » au bras.

La scène avait un semblant de comique, un fourgon blindé, les portières grandes ouvertes, trois convoyeurs immobiles, comme paralysés, les yeux rivés au sol. En état de choc ou simplement honteux. Autour du fourgon, un attroupement se bousculait pour prendre des photos et des selfies. Les gens prenaient la pose devant le flanc du véhicule, sur lequel « on reprend ce que vous nous avez volé » était bombé en rouge. Non sans difficulté, les policiers réussirent à éloigner la foule. Thénard interpella les convoyeurs : " Alors? " , les trois parlèrent ensemble. " Un à la fois! " ordonna l'inspecteur. Le plus vieux des trois, cheveux blancs et léger embonpoint, prit la parole.

- Ils étaient trois, des combinaisons rouges et des masques de Dalí, comme dans La Casa de Papel. Des vrais pros, ils ne nous ont pas laissé le temps de réagir ; en moins de deux, on s'est retrouvés couchés par terre. Ça leur a pris deux minutes à tout casser. Ils étaient au courant, il doit y avoir eu une fuite. En trente ans de métier, je n'ai jamais vu des gars aussi efficaces : partage des rôles, gestes précis, on se serait vraiment crus au cinéma. Et tous ces connards, autour, qui applaudissaient.

Thénard s'adressa à un policier : "Préviens-moi quand les collègues de la scientifique débarquent, moi je vais causer avec le directeur. En attendant, prenez les identités des témoins, qu'ils n'effacent rien de leur téléphone, on pourra peut-être tirer quelque chose de leur photoshooting".

Dans le petit hall de la banque, les employés parlaient à voix basse. Le directeur, un petit homme chauve et grassouillet, le crâne en sueur, s'avança vers Thénard en s'essuyant le front avec un mouchoir et l'invita dans son

bureau.

- Ils étaient bien informés, déclara-t-il de manière péremptoire, un transfert d'argent important. Une société financière luxembourgeoise nous avait annoncé un gros dépôt en liquide sur un compte récemment ouvert. Les consignes étaient de verser immédiatement l'argent vers plusieurs comptes à l'étranger : Caymans, Bahamas, Suisse. La procédure n'était pas très orthodoxe, mais notre banque touchait une commission pour les opérations, et vu les montants...

- Combien était le montant? l'interrompit Thénard. Le directeur eut un instant d'hésitation, toussota puis, se penchant vers l'inspecteur, murmura : « Vingt millions ».

- Et vous faites souvent ces opérations, "pas très orthodoxes"? ironisa Thénard.

- C'était la première fois, je le jure! s'exclama le directeur.

-Ne jurez pas, Monsieur le directeur. Bon, cette partie-là n'est pas de mon ressort. Je mettrai tout ça dans le rapport et préparez-vous à être convoqué par la brigade des finances, conclut Thénard en se levant. Le directeur, dont le crâne perlait de sueur, l'accompagna jusqu'à la sortie de la banque.

La brigade scientifique était aux prises avec le relevé d'indices sur le fourgon, Thénard s'adressa au policier en uniforme qui l'avait conduit jusqu'à la banque : "Jouvet, donne-moi les clés de la voiture, je rentre au commissariat. Récupère toutes les vidéos de surveillance disponibles et, dès qu'il est prêt, fais-moi parvenir le rapport scientifique".

## Commissariat

Thénard réfléchissait aux déclarations du convoyeur et du directeur de la banque. On frappa et Juvet entra dans le bureau de l'inspecteur.

- La scientifique est en train d'analyser les prélèvements, mais a priori, ça ne va pas donner grand-chose. Les gars n'ont pas laissé la moindre trace de leur passage et la foule à selfies a posé les mains partout, dit-il.

- T'as les vidéos? demanda Thénard.

- On a les 2-3 minutes de la scène, sous divers angles, des caméras de la banque et de la rue.

- Va chercher deux cafés et on se retrouve à l'ordinateur d'analyse d'images, trancha Thénard en se levant. Il était un expert dans le domaine, attentif au moindre détail.

Installés devant un grand écran, ils lancèrent les enregistrements. Le premier visionnage n'offrit pas beaucoup de détails utiles : on y voyait trois hommes masqués en combinaisons rouges sortir de la vieille Peugeot, armes au poing, les convoyeurs immédiatement neutralisés, le bombage du fourgon suivi des applaudissements des badauds.

Silencieux, les deux policiers repassèrent la vidéo au ralenti. Thénard recula la chaise et commenta sarcastiquement : « Trois pros, mon cul! »

- Pardon? demanda Juvet surpris.

- Un des trois, peut-être, répondit Thénard, les deux autres sont des amateurs. Le tagueur tient son uzi n'importe comment. S'il avait tiré une rafale, il aurait arrosé les géraniums au balcon du troisième étage. Le gros empoigne les flingues comme des cornets de glace. Le seul qui se déplace comme un pro c'est celui avec son M12. Il fit reculer les images jusqu'au moment où un des braqueurs tenait en joue les trois convoyeurs couchés par terre.

- Bon, on recommence du début, dit-il, excité par ces premières découvertes.

- Zoome sur le tagueur, ordonna-t-il à Juvet.

Celui-ci cadra sur l'homme avec la bombe de peinture et fit avancer la vidéo lentement.

- Arrête là! s'exclama Thénard, c'est un black! On voyait en effet une bande de peau foncée entre le masque et la combinaison de l'homme taguant le fourgon. Juvet fit reculer la vidéo jusqu'au moment où l'homme noir était de face. Les deux policiers observèrent attentivement la silhouette de haut en bas.

- Agrandis cette partie! dit brusquement Thénard, en pointant son index sur la partie basse de l'écran. Juvet s'exécuta et une paire de baskets usées apparut à l'écran.

- De la peinture : c'est effectivement un pro, mais pas un braqueur. Ok, un black tagueur. L'inspecteur termina son café, devenu froid, écrasa d'une main le gobelet en carton et visa la corbeille.

- Trois points! Allez, on s'attaque au gros!

Juvet s'arrêta sur une image où l'on distinguait l'homme aux pistolets de face. Thénard la fixa en silence une paire de minutes, puis ordonna "Fais-le bouger, lentement". Les images agrandies se succédèrent à vitesse réduite.

On dirait qu'il est en train de prendre son pied en observant la scène. S'il avait dû intervenir, il n'aurait pas su par où commencer. Il n'est pas dans l'action, il est spectateur. Passons au gars avec le M12.

Juvet rembobina la séquence et ils visionnèrent à plusieurs reprises la mise à terre des convoyeurs. Juvet prit la parole pour la première fois : « Vous aviez raison chef, lui, il bouge comme un professionnel".

- Il y a quelque-chose qui cloche, les convoyeurs ont été mis en échec trop facilement, et les trois n'ont pas l'air particulièrement agressifs. Les gardes étaient peut-être de mèche. Comment les braqueurs savaient-ils qu'il y avait autant de fric? Il y a peut-être d'autres personnes dans le coup.

## Paul et Fred 1

Paul travaillait occasionnellement comme videur dans des boîtes de nuit. Une activité qui l'ennuyait au plus gros point. Les consignes et les informations improbables émanant de l'oreillette, la gestion des paumés sans un sou qui tentaient leur chance à l'entrée, les fils à papa arrogants, les camés agressifs, les prostituées et gigolos qui n'étaient pas de mèche avec les propriétaires. À la fin de chaque service, aux aurores, il se disait que c'était la dernière fois.

La pandémie avait choisi pour lui et l'avait laissé sur le carreau. Les boîtes avaient dû fermer. Il lui restait les livraisons à moto, peu de choses, mal payées. Il refusait les pourboires par principe, sans savoir exactement lequel. Même squatter dans les quelques bistrot où on lui faisait crédit n'était plus possible. Il avait l'habitude d'y passer des heures, assis au chaud dans un coin, regardant par les baies vitrées en essayant de ne pas trop penser.

Quand il en avait marre de son petit studio, il se promenait dans la banlieue parisienne. Mais la vue de tous ces gens masqués lui filait le cafard. Il repéra un des rares bancs non vandalisés et alla s'asseoir pour fumer une cigarette, activité qui permettait légalement d'ôter son masque. Il entendit prononcer son nom alors qu'il s'apprêtait à lancer son mégot par une chiquenaude. C'était Fred, un collègue du boulot nocturne. Deux mètres de haut, cent quarante kilos, crâne rasé, le stéréotype du videur. Sûrement pas très agile, mais une masse infranchissable. Après les salutations d'usage, Paul le questionna.

- Rien ne bouge, zéro taf, n'est-ce pas?
- Pas pour tout-le-monde, répondit Fred, il suffit d'avoir les bons tuyaux.
- Comment ça? demanda Paul, curieux.
- Les bourgeois, dit Fred en prenant une cigarette, qui dans sa main ressemblait à un cure-dent, du virus ils s'en branlent. Même qu'ils s'éclatent plus qu'avant.
- C'est-à-dire?
- Tu vois la prohibition? fit Fred en tirant énergiquement sur sa cigarette.
- Des drogues?
- Non, la prohibition américaine, celle des films de gangsters.
- Genre Les Incorruptibles? O.K.
- C'est ça, t'as compris. Les patrons n'ont aucune envie d'arrêter de se faire du

fric. Ils ont monté un circuit de boîtes clandestines. La clientèle de la haute arrive avant le couvre-feu et fait la fête toute la nuit, la "bamboche" comme dirait ce naze de Castex. Après le petit-dej', tout le monde tranquille au lit. Les bourges claquent un fric monstre. Les soirées sont à thème, souvent les années 20-30, smokings, paillettes et french cancan. Tu verrais les bouffons.

- Et n'importe qui peut y aller?

- T'es con ou quoi? Les clients sont triés sur le volet. Ça marche comme ça : les patrons des boîtes ont les contacts des habitués les plus friqués et ont mis en place un système de réservation. Ils sont en cheville avec un labo qui fait des tests covid. Un gars se pointe au domicile et les gens crachent dans un tube. Si le test est négatif, les clients reçoivent un sms et l'adresse de la fête. Le labo appartient à un institut de recherche privé, une « fondation », comme ils disent. Un membre du conseil d'administration est dans la combine et participe aux soirées. Ça coûte un bras!

- Les enculés...

- Tu l'as dit.

Les deux collègues restèrent silencieux, Paul regardait ses pieds.

- Écoute, tu m'as l'air vraiment déprimé. Si tu veux y aller faire un tour, je te laisse mon numéro. J'y bosse, tu m'appelles et on s'arrange. Mais faut du fric pour les consos, c'est pas donné et les putes sont au tarif VIP.

- Laisse tomber les putes. File toujours ton 06, va savoir.

Ils se séparèrent et Paul se dirigea vers le bar-tabac PMU de l'autre côté de la rue. Cigarettes, Cafés à emporter, jeux de hasard et tiercé: mamelles des petites gens, tournaient malgré les restrictions sanitaires, voire excellaient. Après avoir acheter des cigarettes au travers d'un écran bancal en film alimentaire, il se dirigea vers le présentoir où étaient empilées les tickets dues paris hippiques. Il fut saisi par une affichette publicitaire intégrée dans le présentoir qui faisait la promotion de la Légion Étrangère. « Chevaux gagnants ou Barbouze pour la France? À vous de choisir, Messieurs » pensa-t-il désabusé. Il lui restait un billet de dix euros dans la poche, regarda sur l'écran accroché au mur la liste des chevaux de la prochaine course et en choisit au hasard deux « placés » qu'il cocha sur le ticket. Il régla sa mise et attendit le résultat de la course à l'extérieur du troquet entouré par les habitués du bistrot. Il en revenait pas, les deux canassons étaient arrivés dans le trio de tête. Il empocha sa mise et décida de rentrer chez lui, un tantinet

heureux.



Paul et Thierry

- Allô, c'est Paul.

- J'ai vu, qu'est-ce qu'il y a? répondit Thierry.

- Rachid est mort.

- Quoi? Quand ça? Comment?

- Il a encore fait une de ses conneries, la dernière. Il a voulu faire un casse dans une bijouterie avec un cutter. Le proprio l'a flingué.

- Un autre héros de la lutte contre la microcriminalité. Et un banlieusard en moins. J'imagine déjà les commentaires élogieux des bourgeois. Et l'enterrement?

- Déjà fait. Rituel musulman, l'imam, les pleurs des femmes, pas beaucoup à cause du covid, son portrait souriant posé sur le drap.

- Je vois. Paix à son âme. J'avais entendu dire qu'il n'en pouvait plus. Toujours chez sa mère, même la Playstation l'avait lâché. Selon moi, il l'a cherché, un suicide inconscient.

- Arrête avec tes conneries de psy, ils l'ont buté!

- Tu veux te la jouer vengeur masqué, ton côté « para » refait surface?

- Jamais de la vie. J'veux boire un coup à sa santé. Lui faire des funérailles comme il aurait voulu. Les « paras », c'est de l'histoire ancienne.

- T'as les sous pour boire? Moi j'ai l'équivalent d'un demi pastis en poche. Et dès fois que tu n'serais pas au courant, il y a une crasse qui tourne, 300 personnes meurent chaque jour et tous les bars sont fermés. On fait quoi? On va à la supérette, on s'achète une bouteille de whisky bon marché et on va trinquer au parc? Quelle fête... Rachid de là-haut va être super content, même qu'il risque de nous envoyer quelques vierges.

- T'inquiète pas pour les sous, c'est moi qui invite ou plutôt les chevaux. Pour une fois que je jouais, j'ai eu du bol.

- Bravo!

- Merci, et au sujet de la crasse qui tourne, comme tu dis, j'ai beau pas lire les journaux, mais quelqu'un m'a parlé d'un virus et qu'il fallait porter une serviette hygiénique sur la gueule. Concernant les bars fermés, j'ai peut-être un plan. Appelle Ahmed. On se voit ce midi devant l'église, je vous expliquerai.

## Les trois vitriots

Les trois vieux amis ne se voyaient plus très souvent. Chacun avait suivi sa propre voie, ou plutôt avait pris son cul-de-sac. Assis sur un banc devant l'église de Vitry-sur-Seine, ils regardaient les habitants se rendre à l'immense marché qui remplissait la place. Ahmed prit la parole.

- Alors? Moche, l'histoire de Rachid, mais on savait que, tôt ou tard, ça allait finir ainsi.

- Si on ne filait pas les flingues à des connards, ça aurait pu être différent, une paire de baffes et Rachid serait toujours là, en taule, mais vivant. Les armes, c'est dangereux, j'en sais quelque chose, répondit Paul.

- Le problème, c'est le consensus social sur l'autodéfense de l'honnête citoyen, et le climat islamophobe, pérorait Thierry.

- Revoilà le sociologue émérite, fit Ahmed en rigolant.

- On arrête les conneries, les interrompit Paul, on les fait ces funérailles à notre façon?

Les deux autres le regardèrent et Ahmed demanda : « Ok, c'est quoi ton idée géniale? »

Paul la leur expliqua :

- Chez les riches, on continue à faire la fête. J'ai un plan pour nous faire rentrer dans une boîte clando de la haute. Je mets les sous. Thierry, toi tu loues un smoking, si t'en trouves un à ta taille. Tu seras le gros bourge, tes compétences sociologiques devraient t'aider. Moi, je fais le garde du corps, j'suis habitué. Toi, Ahmed, tu seras le chauffeur qui doit ramener le fils à papa soûl à la maison. T'as le bon faciès.

## Les tests

- Fred, c'est Paul.
- Déjà? Je te manquais, tu ne peux plus te passer de moi?
- Ça doit être ça, mon goût du gras, une de mes nombreuses perversions. Conneries à part, ton offre est toujours valable?
- Quelle offre?
- L'histoire de la nuit en boîte.
- Pour être valable, elle est valable, mais il y a des conditions.
- Quelles conditions?
- D'abord les sous, tout se paie en cash et il faut sortir le fric avant d'entrer.
- Pas de souci pour le fric : PMU gagnant. Et ensuite?
- Les tests, j'te l'ai dit, ils ne veulent pas risquer, y'a que les testés négatifs qui rentrent.
- Alors laisse tomber, on ne va pas aller se faire tester pour ça.
- On?
- Ouais, on est trois, des sortes de funérailles pour un ami commun. Le riche, le garde du corps et le chauffeur black.
- Laisse-moi deviner qui joue le garde du corps.
- Vas-y, devine, mais avec cette histoire de tests, j'pense que ça va pas le faire.
- Attends! Pour un ami mort on ne lâche pas l'affaire si vite. Écoute, j'connais le gars qui s'occupe de la collecte des tests. On fait comme ça : vous décidez du jour et on se capte la veille. Vous crachez dans les tubes et moi je m'occupe de vérifier si vous n'avez pas la ch'touille coronarienne. Si vous êtes clean, je t'envoie l'adresse. Mais bon, après tu me seras redevable.
- D'accord, mais t'être redevable ne m'enchante pas des masses, te connaissant.
- Tranquille, c'est comme la vengeance, un plat qui se mange froid. Un de ces jours...

Deux jours après, Paul rappelle le videur. Ils se retrouvent devant un bar-tabac dans le centre d'Ivry-sur-Seine. Fred leur passe les tubes et les trois amis commandent trois cafés à emporter. Ils passent à tour de rôle aux toilettes. La montagne de muscles récupère les tubes et, après avoir salué d'un signe de la tête, se dirige vers l'entrée du métro. Les compères traversent les étals du marché et prennent place sur un banc de l'esplanade de la Mairie.

Le bâtiment municipal, construit à la fin du XIXe siècle, était devenu avec le temps comme un poisson hors de l'eau, entouré comme il était par les immeubles style Allemagne de l'Est des années 50 et 60. Les statues du fronton glorifiaient les métiers industriels caractéristiques de l'histoire de la commune. Des hommes de tout âge, du trentenaire en survêtement au retraité en costard élimé, jouaient à la pétanque.

- J'savais pas qu'on faisait des tests juste en crachant dans des tubes, fit Ahmed.

- C'est des tests « salivaires », intervint Thierry, pédant.

- O.K., professeur, répondit Ahmed agacé, je m'étais pris le chou à l'idée de devoir m'enfoncer un coton-tige dans le pif, ça me faisait flipper. Peut-être que mon daron acceptera de se tester comme ça. Cracher, ça il sait faire.

- On fait quoi maintenant? demanda Ahmed.

- On attend le feu vert de Fred et l'adresse de la boîte. Si on est négatifs, on procède.

## Soirée Clandestine

Le lendemain soir, ils étaient prêts. Thierry en smoking - la taille était presque correcte, légèrement large et les manches un peu trop longues, mais ça le faisait. Paul en costume noir, chemise blanche, fine cravate noire, en uniforme. Ahmed avait trouvé un veston bleu qu'il avait assorti à un pantalon beige, c'était assez approximatif, mais ça collait avec son rôle de chauffeur « au black », embauché pour l'occasion.

Ils avaient décidé de laisser la voiture pourrie, empruntée à un ami, loin de l'adresse que leur avait fait parvenir Fred, histoire de ne pas éveiller de soupçons. Ils parcoururent les rues, quasi désertes, du 17<sup>e</sup> arrondissement. Ils s'arrêtèrent face à une porte massive en métal chromé munie d'un judas. Après s'être dévisagés, un tantinet dubitatifs, Paul prit l'initiative et appuya sur le bouton de la sonnette. Au bout de deux minutes, le judas s'ouvrit, faisant apparaître le visage de Fred.

- Voyons l'argent, fit-il d'un ton sec. Thierry sortit nonchalamment de sa poche une liasse de billets enroulés, tenus ensemble par un élastique. Il était déjà dans son personnage.

- Vous n'allez pas vous noyer dans la boisson mais ça devrait aller. Vos tests sont bien négatifs, vous êtes clean, au moins pour ce qui est du covid. Il ouvrit la porte et les laissa entrer.

Il fallait descendre une volée d'escaliers raides, coincée entre deux parois humides. En bas démarrait un couloir étroit qui conduisait à une grande salle, probablement un entrepôt. Les murs étaient en briques apparentes, dénudées. Le mobilier était improvisé, un mélange de luxe et de mauvais goût. Les chaises étaient les incontournables Kartell en plastique transparent. Les tables étaient pliables, en aluminium, décorées avec des abat-jour sans fil. Le bar était assemblé avec plusieurs plaques de verre épais, reposant sur des trépieds en acier. Le tout avait clairement été pensé pour pouvoir être rapidement démonté et transporté ailleurs, dans l'éventualité d'une descente de la police. Les chaises empilées, les tables pliées et les plaques de verre posées l'une sur l'autre, le tout dans un fourgon. Les alcools qui étaient alignés sur le bar étaient de premier choix. Des bouteilles de coûteux whiskies single malt, l'incontournable vodka Beluga et des seaux à glace gardant aux frais les bouteilles de champagne. Un coin de la salle était occupé par la sono et un DJ

puisant dans sa collection de vieux vinyles. Mais l'attraction principale était la clientèle. On aurait dit un bal masqué. Le thème, pas très original, était, comme annoncé par Fred, celui de la prohibition américaine des années vingt. Les messieurs se pavanaient en smoking, blanc ou noir. Ils s'étaient enduit le crâne de tonnes de brillantine, les cheveux plaqués en arrière, essayant de se la jouer gangster du Massacre de la Saint-Valentin. Les dames, elles aussi, se donnaient en spectacle. Robes courtes, en lamé et franges, chevelures ornées de diadèmes, décolletés vertigineux et longs colliers de perles. Celles qui fumaient utilisaient des longs porte-cigarettes. Les enceintes inondaient le lieu de foxtrot, charleston et autres musiques big band. Sur une piste de danse minuscule, une poignée de clients s'agitaient de manière approximative.

- Pour moi, on peut se casser, dit Paul, jeter du fric au milieu de ces bouffons, c'est n'importe quoi!

- Pas du tout, répondit Thierry, qui était fasciné par le cadre et la clientèle, il y a de quoi écrire un article dans une revue de sociologie.

Ahmed coupa court à la discussion de manière plus prosaïque : « Moi ça me va de boire un verre, de toute façon c'est pas mon fric ».

Sans attendre la réponse de Paul, les deux se dirigèrent vers une table libre et s'installèrent. Paul les rejoignit agacé et ils commandèrent deux whiskies et une eau pétillante. Ahmed tirait la gueule, mais son rôle de chauffeur ne l'autorisait pas à boire d'alcool. Le serveur arriva avec les boissons et la note. Thierry dû réprimer une expression d'effroi en lisant le montant. Il compta les billets de la liasse, qui se trouva considérablement amincie. Ils buvaient en silence. Même la musique avait baissé de volume, on n'entendait que les bavardages de la clientèle, la consigne de ne pas faire trop de bruit à cause du couvre-feu avait circulé.

À leur côté étaient attablés quatre individus dans la trentaine, habillés et coiffés selon le code vestimentaire de rigueur. Ils avaient déjà beaucoup bu et semblaient surexcités.

- Allez les gars, le grand jour approche! L'oseille arrive! clamait l'un d'eux en levant sa coupe de champagne.

- Les bonus vont tomber! surenchérisait un autre. Et le troisième : « on a vendu de la merde pendant des années, maintenant on touche le pactole! ». Le quatrième terminait : « Des sacs de fric bien remplis, dans une semaine, à la Société Générale du treizième ».

Le premier reprit la parole : « Et tout ça dans le dos du fisc, les liasses qui s'envolent aux Bahamas ».

- Ouais, des liasses de gros billets, mais c'est quoi la combine exactement? demanda celui qui avait mentionné le nom de la banque.

- T'as jamais entendu parler des fonds occultes? fit celui qui semblait le plus informé. Les sociétés financières mettent une somme de côté lors de chaque opération, sur plusieurs comptes bien planqués. Puis elles les vident et amènent le cash dans une banque en cheville qui le redistribue sur des comptes offshore. Tout le monde fait semblant de rien, il suffit de lâcher un peu d'oseille. Il y a aussi du recyclage d'argent, la mafia est partout maintenant.

Celui qui était tout fier d'avoir refourgué des titres pourris ajouta : « Moi, comment ils font, je m'en fous, la seule chose que je sais, c'est que dans une semaine, les sous arrivent sur nos comptes en banque et tant pis pour les pigeons qu'on a plumés! ».

À la table voisine, les trois amis, toujours silencieux, écoutaient en sirotant leurs boissons. « Des sacs de fric bien remplis, Société Générale, treizième, dans une semaine et les quatre connards en train de fêter ».

## Le casse

C'était Thierry, le sociologue, qui avait eu l'idée. Un braquage classique était exclu. Puis était surgie l'idée de la Casa de Papel. La série avait eu une très large audience. Les gens étaient fans du Professeur et consorts, ennemis de la finance qui ruinait les petites gens. Les policiers avaient tout essayé, mais rien n'avait fonctionné. Le Professeur avait anticipé toutes leurs actions. C'était jouable, soit ça marchait et ça serait à mourir de rire, soit ils prenaient de la taule, voire même une balle. Mais ça valait peut-être la peine, si le coup réussissait, les connards resteraient le bec dans l'eau, avec leurs actions pourries en travers de la gorge et eux pleins aux as.

Ils avaient, non sans peine, volé la voiture la veille au soir. Ils avaient dû se rabattre sur une vieille Peugeot 306 de '95 qui semblait rouler correctement. La technique des fils, maintes fois vue dans les films, n'aurait pas fonctionné sur des voitures plus récentes. Paul, le militaire, était au volant. Fin de la vingtaine, cheveux blonds coupés courts, yeux bleus, le nez légèrement écrasé, musclé et longiligne. Le bac en poche et à court d'idées, il avait opté pour le service militaire. Après cinq années chez les paras, il avait décidé que ce n'était pas vraiment son truc et s'était retrouvé à travailler occasionnellement comme videur de boîtes pour pas grand-chose. À ses côtés était assis Thierry, le sociologue, peau foncée, yeux noirs, cheveux bouclés, lunettes à monture épaisse, légèrement en surpoids. Diplômé à la Sorbonne, doctorat à Londres, carrière universitaire bloquée par manque d'appuis et réduction massive des postes au concours. Les offres d'embauche comme RH dans des boîtes privées n'avaient pas manqué. Mais comprimer la masse salariale, ce n'était pas sa tasse de thé. Il vivotait grâce à quelques cours particuliers, quelques études de terrain mal payées et des petits boulots au noir comme entretenir avec ses théories fumeuses des personnes âgées atteintes d'Alzheimer ou autres formes de sénilité. Assis à l'arrière était installé Ahmed, l'artiste de rue, un grand noir au crâne rasé, couvert par tout temps de la capuche de son sweat. Une vie passée à bomber les murs, toujours à la recherche de nouvelles surfaces à peindre, quelques propositions officielles d'embellissement urbain qu'il avait refusées pour maintenir son autonomie, pas un sou en poche. Du temps du lycée, les trois étaient inséparables. Paul s'était donné comme mission de protéger Thierry des provocations des autres gamins, souvent à coups de



poings. Ahmed ne faisait que dessiner, sur les cahiers, les bancs, les murs. Le sociologue, taxé d'intello par les camarades d'école, passait son temps dans les livres et tenait déjà le crachoir avec des tirades improbables. À la fin du lycée, ils s'étaient perdus de vue, maintenant ils étaient à nouveau réunis.

Et les voilà donc, sur la Peugeot devant la banque, avec les gilets pare-balles sur les combinaisons rouges et les masques de Dalì sur les genoux, lourdement armés d'une artillerie en toc. Le militaire avec un M12, le sociologue muni de deux colts, un Uzi et une bombe de peinture pour l'artiste. La banque était encore fermée et les clients faisaient la queue devant la porte. Le fourgon blindé apparut à l'angle de la rue. Il avança lentement et vint se garer devant la banque. Deux convoyeurs ouvrirent la portière latérale et saisirent des sacs contenant l'argent. Le militaire sortit de la voiture en criant « Allez! On y va! ». Ses deux compères le suivirent. Alors que le militaire maîtrisait la situation, le sociologue et l'artiste étaient nettement moins crédibles dans leur dégaine de braqueurs. Les convoyeurs écarquillèrent les yeux face aux trois hommes masqués sortis d'une série télé. Les images de la Casa de Papel, défilant pendant quelques secondes dans leur tête, suffirent. Le militaire les avait déjà allongés par terre et désarmés. L'artiste commença les allers et retours entre le fourgon et la Peugeot pour y charger le butin. Le sociologue tenait en joue les clients, en se marrant à l'idée de son génie. L'artiste fit un dernier trajet vers le fourgon, sortit une bombe de la poche latérale du pantalon et tagua en rouge la phrase " On reprend ce que vous nous avez volé " . Le plan avait fonctionné et les clients commencèrent à applaudir. Le tout se déroula en trois minutes, la Peugeot, pleine aux as, roulait tranquillement vers la banlieue Sud.

Ils arrivèrent dans une ruelle dépourvue de caméras de vidéosurveillance et trouvèrent par miracle un endroit où se garer. Ils retirèrent les déguisements et les enfuèrent dans un sac de sport. Ils vidèrent ensuite les sacs du fourgon dans trois grands sacs-à-dos. Ahmed ouvrit le coffre, sortit un vélo pliable et glissa un sac-à-dos et le sac de sport dans une malle Uber accrochée sur le porte-bagages. Il sauta en selle et disparut. Les deux autres s'éloignèrent d'un pas nonchalant, chacun avec un sac-à-dos à l'épaule. Après avoir parcouru une centaine de mètres, Thierry s'arrêta à un arrêt de bus et sortit un livre de sa poche. Paul continua et s'engouffra dans la station du métro à l'angle de la rue. Ils l'avaient fait.

## Retour à Paris

Errico Cipriani arriva en Gare de Lyon à 11h50 par le TGV en provenance de Marseille. Cela faisait plus de 30 ans qu'il n'avait pas remis les pieds à Paris. Il avait quitté la Corse la veille au soir et avait passé la nuit sur le pont du ferry à regarder les vagues se briser sur la coque du bateau. Il souffrait depuis toujours de claustrophobie et la simple idée de se retrouver enfermé dans une cabine lui donnait la nausée. Il déboucha sur l'esplanade de la gare, ôta son masque et s'alluma une cigarette. Le masque, quelle histoire, dans l'arrière-pays corse ce n'était pas vraiment une habitude. De toute façon, passant ses journées avec ses camarades animaux et le jeune berger somalien, il avait peu de chances de choper ou refiler la grippe covidienne. À Paris, par contre, une autre paire de manches: toute la population était masquée. Il s'agissait du seul rempart efficace à la progression de la pandémie, à côté de mesures gouvernementales inconséquentes. La cigarette terminée, il décida de se dégourdir les jambes et se dirigea vers Nation. Pour un mois de janvier, il faisait chaud, le ciel était gris et l'odeur de la ville lui envahissait les narines même à travers le masque.

Arrivé au croisement entre le boulevard Diderot et l'avenue Daumesnil, il fut saisi par la vue d'une vingtaine de camionnettes qui occupaient la chaussée en direction de Bastille. Moteurs allumés, elles étaient remplies de flics en tenue de « robocop ». La plupart ne portaient pas de masque et avaient les yeux rivés sur l'écran de leur téléphone portable. Quelques-uns étaient postés à l'extérieur des véhicules et discutaient en tirant sur leurs cigarettes électroniques. Il les avait vus à la télévision du restaurant-bar PMU où il allait se réapprovisionner en cigarettes une fois par semaine. Des scènes de rue où ils tabassaient des manifestants inoffensifs de tout âge. Les voir en vrai, à quelques mètres de distance, provoqua chez lui un sentiment de malaise. « Trop longtemps loin de ce monde pourri...ou pas assez... »

Il était sorti de son isolement suite à un message téléphonique lapidaire laissé au PMU de Zalana. « Veuillez dire à Monsieur Cipriani qu'Edmond est mort et qu'il a laissé une enveloppe pour lui. Qu'il appelle le 0673829631 s'il veut la récupérer. » Edmond était la seule personne liée à son ancienne vie qui connaissait son numéro. Errico le lui avait laissé en lui faisant promettre de ne l'utiliser qu'en dernier ressort, là c'était après le dernier bond. De dix ans son

aîné, Edmond était libraire/bouquiniste. Les deux hommes s'étaient connus à Paris fin des années 70, quand Errico avait mis les voiles d'Italie pour éviter les emmerdes de révolutionnaire vaincu. Edmond était anarchiste et avait deux passions : les polars et la Commune de Paris. Sa boutique était située dans le vingtième arrondissement, rue Dénoyez, à trois minutes à pied de la station de métro Belleville. Mais le sous-sol parisien n'était pas vraiment adapté à la phobie d'Errico. Il poursuivit donc son chemin en marchant vers Nation et coupa à gauche juste après l'hôpital Saint Antoine. Lors de ce mini city-trip solitaire, il eut droit à la Station de métro Charonne - « OAS mon cul! » - et au mur ouest du Père Lachaise, décoré d'un long panneau noir, égrenant les noms des Parisiens morts pendant la Première Guerre mondiale, « la der des ders... dans ton derrière! » disait Edmond en ricanant. Il ne manquait plus que croiser une des nombreuses inscriptions rappelant une rafle de juifs sous Papon et la messe était dite. « Je récupère le cadeau de ce vieux salaud d'Edmond et je me casse de cette ville de merde », pensa-t-il en s'allumant une énième cigarette.

## La librairie

Cipriani avait rendez-vous avec une dénommée Lise. Au bout du fil, elle s'était présentée comme la nièce du vieux libraire. La rythmique du McCoy Tyner Quartet s'échappait par le volet de la boutique relevé à mi-hauteur. Une feuille A4 y était scotchée, on pouvait y lire: « Fermé pour cause d'étouffement par pa(i)n1/2 ». Les larmes montèrent aux yeux d'Errico en même temps qu'il ne put s'empêcher de sourire au jeu de mots de son vieux pote. Il se frotta les yeux en bougonnant un juron en italien et frappa sur le volet.

« Faut que vous passiez par en-dessous, le volet est bloqué » fut la réponse de l'intérieur.

Errico fut obligé de se mettre à quatre pattes et franchit la porte de la boutique en se frottant le dos au bas du volet. En relevant la tête, il vit une femme d'une trentaine d'années qui l'observait avec un sourire moqueur. Cheveux noirs, coupés courts, vêtue d'un long manteau de fourrure synthétique fuchsia, elle tenait à la main une tasse de thé. Elle portait des lunettes à monture métallique.

- Vous avez besoin d'un coup de main pour vous remettre debout ou ça ira?

- Ça ira, maugréa-t-il en se relevant tout en essayant de masquer la douleur au niveau des lombaires.

La boutique n'avait pas beaucoup changé, une seule pièce, trente mètres carrés environ, murs tapissés de livres du sol au plafond. Au centre, une table pour « la sélection du mois ». Au fond, un bureau recouvert de livres et de paperasse. Un radiateur électrique luttait timidement contre le froid, l'humidité et l'odeur de vieux livres.

- Une tasse de thé? lui proposa la femme.

- Pas de refus.

- Je m'appelle Lise, c'est moi que vous avez eue au téléphone, je suis la nièce d'Edmond.

- Moi c'est Errico, on peut même arrêter de se vouvoyer si vous voulez, j'suis pas huissier de justice.

- C'est clair que t'as pas le costume de l'emploi, ni la gueule!

Il réalisa que ça faisait plus de 24 heures qu'il n'avait pas dormi et qu'il portait toujours les mêmes fringues. Ajoutez une barbe de trois jours et des cheveux coupés aux ciseaux à tondre les moutons, il paraissait bon pour le Secours

populaire.

- Le voyage a été long, rétorqua-t-il, comme pour s'excuser.

Tout en préparant le thé, Lise lui raconta qu'Edmond avait attrapé le covid, probablement lors de ses trajets en métro, malgré le port du masque. Il avait refusé de se rendre à l'hôpital: « ils nous ont entubés toute notre vie, s'il faut crever, ça sera sans! » qu'il disait en essayant de continuer à respirer malgré les poumons en compote.

- On l'a retrouvé ici, parmi ces livres. Il avait griffonné sur un bout de papier « Pas de terre pour moi, allez pisser sur leurs tombes! »

- Il est où maintenant?

- À la morgue de la Pitié. La crémation est prévue pour demain. Le crématorium du Père-Lachaise est saturé, lui répondit Lise en se retournant vers lui et lui tendant son thé dans une tasse ébréchée style Versailles.

- Du sucre?

- Merci, ça ira comme ça, répondit-il en prenant la tasse.

Pendant qu'il buvait, il observait Lise fouiller parmi le capharnaüm du bureau.

- Il y a une grosse enveloppe pour toi, elle doit être ensevelie sous ce bordel... la voilà!

Lise traversa la boutique, elle marchait très droite, semblant à peine effleurer le sol, et tendit l'enveloppe à Errico. Il la saisit après avoir posé sa tasse au sommet d'une pile de livres de la série noire. Le dos de l'enveloppe brune de format A4 portait la mention au marqueur rouge: « A remettre à Cipriani, dès fois que ce vieux bouc toto veuille bien arrêter d'enculer ses ovidés, Blanquettes et Blanquistes de tous les pays, unissez-vous! ». Suivait le numéro de téléphone du PMU en Corse. Embarrassé, Errico leva les yeux vers Lise.

- J'suis berger...

- Oui je sais, Edmond m'avait parlé de toi, une ou deux fois... Même malade, il n'avait pas perdu son côté provoc'.

Il ouvrit délicatement l'enveloppe et sortit son contenu :

- La première édition de La Nuit des Chats Bottés de Fajardie.

- Une reproduction de L'origine du Monde de Courbet, glissée dans le livre.

- Une pochette en papier de soie protégeant une vieille photo en noir et blanc d'une barricade de la Commune de Paris.

Il remit le tout dans l'enveloppe et resta songeur, les yeux rivés sur ses

chaussures usées en daim.

- Ça va? lui demanda Lise. T'as vraiment une sale gueule! À mon avis, faudrait que tu prennes une douche et que tu dormes un peu. T'as un endroit où crecher?

Errico n'avait pas pensé à ça lors de son voyage. Il était vidé, de plus en plus convaincu qu'il devait partir de cette ville et retourner fissa en Corse, mais il était vraiment à bout.

- Écoute, moi je ne vais pas m'éterniser dans cette grotte, je dois repasser chez moi avant d'aller bosser, si tu veux je peux te dépanner d'une douche, ce n'est pas loin.

Ils sortirent de la librairie, baissèrent le volet et entamèrent la montée du boulevard de Belleville. Lise marchait vite, légère, Errico tentait bien que mal de tenir son rythme, mais il fut assez vite distancé de plusieurs mètres.

- Désolée je suis un peu speed. Elle réduisit sa foulée.

À leur arrivée à l'appartement, rue Clavel, elle invita Errico à s'asseoir le temps qu'elle se change pour le boulot et s'enferma dans la salle de bain. Elle sortit au bout de cinq minutes pour découvrir Errico ronflant, effondré sur le canapé.

- Fait chier...et elle sortit bosser.